

dre des arts ; hélas ! on en abuse assez dans le monde, pour que l'on aime à en voir là de si pures, de si chastes et de si saintes applications.

Nous dirons : honneur, avant tout, aux mûses saintes, recueillies et habiles qui ont composé toutes ces différentes pièces où l'on distingue un esprit éminent, réfléchi et si délicat ; honneur ensuite aux interprètes habiles de ces belles compositions, honneur à ces mémoires si heureuses, si fermes, et à cette décision si noble, si pure et si gracieuse que nous avons remarquées avec bonheur, au Convent de la Congrégation à Montréal, Maria-Villa, et enfin au Sacré-Cœur.

### Essai sur Marie Stuart, Reine d'Ecosse,

PAR M. FRANÇOIS BENOIT, MEMBRE DU "CERCLE LITTÉRAIRE," LU LE 15 MAI 1860.

Mesdames et Messieurs,

Le seizième siècle qui se recommande à la postérité par de nobles entreprises, se signale aussi par d'exécrables forfaits. D'une part, ce sont les efforts de la Papauté pour faire fleurir en Europe la littérature, les sciences et les arts ; de l'autre, ce sont les scènes sanglantes de la *Réforme*. A côté des nouvelles découvertes des Espagnols et des Portugais, des triomphes de la Religion dans l'Amérique et dans les Indes. Il faut signaler les défaillances religieuses de l'Allemagne, des Etats du nord de l'Europe, et de l'Angleterre.

Près des noms glorieux de Léon X, de François Ier, de Ximénès, d'Albuquerque viennent honteusement se grouper ceux de Luther, de Calvin et d'Henri VIII. Vers le milieu de ce siècle de confusion, dans les idées comme dans les empires, deux femmes célèbres nous apparaissent. L'une, née d'un mariage illégitime, possède les vertus et les vices qui font le bonheur ou le malheur des temps. A l'audace elle joint la cruauté ; à l'activité, une ambition sans bornes ; à l'habileté, une dissimulation impénétrable. Prodiges dans ses largesses comme immense dans ses projets, Elisabeth est capable de tout entreprendre, de tout sacrifier pour arriver à son but.

L'autre, enfant béni du sang des Rois de France et d'Angleterre, réunit aux qualités du corps tout ce que l'art et l'étude peuvent ajouter à l'esprit naturel. Noble sans orgueil, son âme est ornée de tous les dons qu'accompagne la vertu. Ferme, courageuse, sans autre ambition que le bien de son peuple et la gloire de Dieu ; aussi droite dans ses vues que sa rivale était perfide ; d'une franchise qui lui valut bien des larmes et lui causa bien des malheurs ; telle se présente Marie Stuart, Reine de France et d'Angleterre, héritière légitime des Tudors.

Ces deux Reines se donnent le nom de sœurs, et, pourtant, elles ne sont guère faites pour s'aimer. Outre l'opposition des caractères, d'autres causes de division existent encore. La différence de Religion, les projets ambitieux d'Elisabeth contre l'Ecosse, et par-dessus tout, la crainte qu'elle éprouve de se voir

ravir un trône qui ne lui appartient pas, la poussent au plus noir des forfaits, et la portent à jurer dans son cœur la perte de sa rivale.

Pour arriver à ses fins, elle s'entoure d'hommes sans honneur et sans mœurs ; elle sacrifie sa foi, sème la corruption, fomenté la révolte parmi la noblesse écossaise contre la maison des Stuart ; attise la révolution, renverse la Reine d'Ecosse de son trône, l'attire par de perfides promesses jusque dans ses Etats : et, quand elle s'est réfugiée dans son sein, elle l'étouffe sans pitié.

Mais autant Elizabeth, dans l'histoire de cette lutte, se montre basse, hypocrite et lâche, autant Marie Stuart paraît noble, franche et courageuse. C'est l'admiration que nous avons conçue pour ce grand caractère qui nous porte, ce soir, à raconter, dans un court abrégé, la vie de cette Reine, aussi grande par ses vertus qu'illustre par ses malheurs.

Il y a dans ce récit de quoi vivement intéresser des âmes aussi sensibles que les vôtres, qui ne savent jamais refuser leurs sympathies au malheur, et plus particulièrement au malheur d'une grande souveraine. Une plume plus exercée que la nôtre en eût sans doute mieux fait ressortir les beautés et l'héroïsme ; mais nul, Mesdames et Messieurs, n'y eût apporté plus de bonne volonté et un plus grand désir de vous être agréable.

Jacques V, après avoir longtemps lutté contre les projets d'Henri VIII, qui voulait protestantiser l'Ecosse, trahi deux fois sur le champ de bataille par sa noblesse, qui avait honteusement pris la fuite sans livrer combat, succombait à l'âge de 31 ans, le 14 décembre 1542, laissant pour l'héritière de sa couronne une enfant de six jours. Cette enfant était Marie Stuart.

Quelques instants avant de mourir, on lui apprit la naissance de cette nouvelle reine. Il répondit tristement en parlant de la couronne d'Ecosse : " Par fille elle est venue, par fille elle s'en ira." En effet, une fille de Robert Bruce l'avait fait entrer dans la maison des Stuart : elle en devait sortir par Marie. Quand une si triste prophétie salue le berceau d'une Reine, peut-on s'étonner que toute sa vie soit un tissu de malheurs ?

L'état déplorable dans lequel se trouvait l'Ecosse à cette époque, n'en faisait que trop pressentir le triste accomplissement. Par sa position même, cette contrée semblait condamnée à soutenir une guerre continue avec sa puissante voisine, jusqu'au jour où elle deviendrait une des parties de l'Empire Britannique. Depuis longtemps, l'ambition des monarques anglais épiait le moment favorable de se jeter sur cette proie et de se l'approprier, comme ils ont fait de l'Irlande. Du reste, la division qui existait entre la noblesse qui soutenait l'hérésie et le clergé catholique sur lequel s'appuyait la royauté écossaise pour conserver la vraie foi, ne favorisait que trop les projets de conquête de